

## Porte-Parole

### Épisode 7 - Commandant Robert Piché

[Jean-Marie] Salut ici Jean-Marie Lapointe. Bienvenue à « Porte-parole » sur Canal M. Avec l'émission on veut vous toucher, vous inspirer et aussi vous partager la démarche personnelle et intime de notre invité. Vous faire découvrir le sens de sa vie et aussi du but de son existence à travers son rôle de porte-parole. Le grand Viktor Frankl disait : « L'important, ce n'est pas ce que nous attendons de la vie, mais ce que nous apportons à la vie. Et au lieu de se demander si la vie a un sens, il faut s'imaginer que c'est à nous de donner un sens à la vie à chaque jour et à chaque heure. » Robert Piché, Commandant. Merci. Welcome on board!

[Robert] Bonjour Jean-Marie. Ex-commandant.

[Jean-Marie] C'est vrai ça ?

[Robert] Bah je ne suis plus commandant, je suis à la retraite depuis six ans.

[Jean-Marie] Oui, mais moi je me suis fait taper sur les doigts quand j'ai parlé à une de mes amies, Anne qui est une fille qui a fait les Jeux olympiques de water-polo je lui ai dit : « Tu as été une ex-Olympienne. » , elle a dit : « Non, non, non, non, On est des Olympiens, des Olympiennes pour le restant de nos jours. » C'est vrai, elle avait raison. Donc moi, maintenant, quand je rencontre des athlètes olympiques, ils sont peut-être à la retraite, mais ils seront toujours Olympiens. Donc moi j'ai l'impression que tu es toujours commandant.

[Robert] Ouais, mais c'était plus un titre professionnel que autre chose. Tu sais, si je me compare à un Olympien, lui, il s'est entraîné toute sa vie à le devenir, puis à un moment donné, il est obligé d'arrêter. Tandis que nous, on est devenu pilote parce qu'on voulait faire ça comme métier, comme profession, puis quand la profession se termine, ben je crois que le titre part avec, mais les gens avec ce qui est arrivé dans ma vie continuent de m'appeler pareil commandant, puis c'est correct.

[Jean-Marie] Bon ben tu es un héros ou un ex-héros ?

[Robert] Je ne suis pas un héros pantoute.

[Jean-Marie] Et ce que tu as fait, tu as quand même sauvé la vie d'une centaine de personnes ?

[Robert] Oui, je sais bien, mais je le comprends ça, quand le monde me dit ça. Mais quand tu es pilote international de gros porteur qui fait de la transatlantique, dans ta tête il peut toujours t'arriver le pire. Nous comme commandant, quand tu travailles, il faut que tu « Hope for the best, except the worst » en anglais, tu sais. Attends-toi au pire, mais j'espère que ça va bien se passer. Puis quand le pire arrive, tu es entraîné pour ça. Puis tu es conditionné à ça.

[Jean-Marie] Raison. Comme tu as dit tantôt, les Olympiens se sont entraînés toute leur vie pour ces moments-là. Mais toi, tu m'avais déjà parlé puis parce qu'on se connaît depuis longtemps, Robert, Robert Piché et moi, on se connaît depuis longtemps, mais tu m'avais déjà dit : « Ce qui m'est arrivé, c'est l'histoire de ma vie qui m'a préparé à ça pour arriver à prendre les bonnes décisions. », à faire atterrir sans moteur un avion qui a plané, pendant combien ? Combien de temps ?

[Robert] 18 Minutes.

[Jean-Marie] 18 minutes. C'est une grosse distance que tu as fait flotter ton avion.

[Robert] Surtout au-dessus de l'eau de nuit. Ça donne un petit peu plus le frisson.

[Jean-Marie] Mais tu l'as fait. Et tu m'avais déjà dit que c'est aussi l'histoire de ta vie qui t'avait préparé à ça. Alors j'aimerais ça que tu nous le dises. En quoi ta vie t'a préparé à ça?

[Robert] Ce n'est pas trop compliqué. Tu ne peux pas imaginer qu'un gros porteur dernière génération, dernier cri de la technologie, tu fais un transatlantique et tu perds tout ton carburant et tu te mets à planer comme un vulgaire planeur en plein milieu de l'océan Atlantique de nuit. C'est comme inimaginable. Puis quand le problème est arrivé et que j'avais une indication d'une perte de carburant massive. Encore là, tu n'y crois pas, ça ne peut pas t'arriver là. Ça fait quatre heures et demie que je vole, ça aurait pu arriver une heure après, j'aurais atterri à Mirabel, jamais personne n'aurait entendu parler de moi. Ça aurait pu arriver après mon atterrissage à Lisbonne, l'autre équipage qui attendait pour prendre l'avion serait reparti vers Montréal, puis ça leur aurait arrivé à eux autres. Pourquoi ça arrivait à moi en plein milieu de l'océan Atlantique, avec l'avion le plus sophistiqué, tu vois ? Donc c'est un effet qui ne fait pas de sens. Puis quand je dis que je me suis préparé pour ça, c'est que moi j'ai fait dans mon passé quand j'avais 28 ans, j'ai fait de la prison pour transport de drogue dans un moment quand j'étais jeune et fou que j'aime bien dire. Mais c'est à un moment où j'avais été mis à pied de ma compagnie aérienne, ce n'est pas une excuse que j'essaie de me donner. Mais on ne voyait pas le jour d'être réembauché parce que ça allait mal dans l'aviation. Puis j'ai eu cette offre tu sais, et puis j'ai dit ben je vais y aller. C'est sûr que ça donnait 50 000 \$ US à aller chercher du pot en Jamaïque et ramener ça aux États-Unis. Mais je ne l'ai pas fait nécessairement pour l'argent, c'est sûr que c'était une des raisons, mais la raison principale c'est pour le trip. Moi je suis un trippeux depuis que je suis jeune, moi j'étais allé tripper, je vais aller voir ça à quoi ça a l'air puis incognito puis un peu underground puis prendre un avion et que personne ne le sait. Puis là, je suis rentré en prison. J'ai pogné dix ans de prison. J'ai fait un an et demi.

[Jean-Marie] Vous vous êtes fait pagner.

[Robert] Je me suis fait pagner, puis pas «on », je me suis fait pagner. J'ai été en prison. J'étais le seul Québécois sur 800 prisonniers, 600 de race noire, 200 de race blanche. Donc, à quelque part, j'étais sur un genre d'adrénaline, puis un genre de

survie pendant un an et demi de temps parce que l'attaque physique et sexuelle est présente 24 heures par jour.

[Jean-Marie] Puis ça tu as raison d'avoir peur.

[Robert] Puis tu as raison d'avoir peur puis il ne faut pas que tu le démontres parce que si tu montres ta peur, tu deviens vulnérable. Puis il y a beaucoup de non-dits, non écrits en prison qu'il faut que tu apprennes très vite si tu veux patauger dans cette jungle-là et rester intact.

[Jean-Marie] Donc pendant un an et demi, tu as été en survie ?

[Robert] En survie, carrément. Mais sans que ça paraisse. Un peu comme quand je suis assis dans mon cockpit puis je fais une traversée transatlantique et je le sais tout ce qui peut m'arriver comme pire, mais il faut que je discute normalement avec la directrice de vol, avec les passagers, avec le copilote, avec le contrôle aérien, que je ne suis pas en train de démontrer que je suis paranoïaque puis je suis stressé de ce qui pourrait m'arriver, mais qui n'est pas en train de m'arriver. Donc c'est un peu comme un entraînement. Ma prison était un peu comme un entraînement pour cette nuit-là, dans la nuit du 23 au 24 août 2001, quand le deuxième moteur a arrêté. Je pense que c'est là que ma prison est ressortie. Parce que moi j'ai eu deux attentats contre moi en prison, dont j'ai été obligé de faire face tout seul. Parce qu'un coup que le nom circule, comme c'est toi qui va se faire tuer ce soir-là, il n'y a personne qui va venir t'aider. Personne ne veut s'associer à toi parce qu'ils ne veulent pas que le monde pense que tu es de leur côté. Tu comprends ?

[Jean-Marie] Pourquoi on t'en voulait ? Qu'est-ce qui s'est passé? Tu peux tu en raconter un peu ?

[Robert] Ben c'est des affaires, tu fais affaire avec des hommes qui n'ont jamais été à l'école. C'est du monde de la rue. La majorité, c'est du monde de la rue, il y avait un couple d'universitaires comme moi, mais la majorité, c'est du monde de la rue.

Et puis il y en a plusieurs qui ont pogné 25 ans, 30 ans sans libération conditionnelle. Eux autres, ils ont rien à perdre. Puis juste pour avoir quelque chose à fumer, avoir des cigarettes ou avoir du chocolat, de la liqueur, ils sont prêts à sacrer une volée à un autre prisonnier, juste pour ça. Je veux dire, ça fait que tout est open. Donc tu es prêt à patauger dans ce milieu-là pour rester intact. Mais seize ans plus tard, parce que j'ai été libéré en 85.

[Jean-Marie] Avant d'aller plus vite, mais comment tu t'en es sorti ? Tu as eu deux gars qui ont voulu te faire la passe. Comment tu as réussi à t'en sortir?

[Robert] Mon meilleur ami que j'avais en prison, je lui ai dit : « Qu'est-ce qu'il faut que je fasse ? » Lui, ça faisait quinze ans qu'il était en prison. Il dit qu'il faut leur faire face, il faut aller confronter. Sinon si tu ne les confrontes pas dans 24 heures tu es mort. Donc moi, je ne viens pas de la rue moi. Moi j'ai été élevé par deux parents qui m'aimaient, moi j'ai une éducation normale, je ne viens pas d'une famille recomposée que la mère était prostituée puis le père c'est un drogué, il n'y a rien de ça. Je veux dire, je viens d'une famille, j'ai eu une éducation tout à fait normale, une enfance tout à fait normale, c'est mon côté un peu cowboy qui a fait que je me suis ramassé là. Mais j'ai toujours été responsable de mes actes, toute ma vie. Peu importe ce que je faisais dans ma vie, j'étais capable de prendre les conséquences et de les subir. Puis j'étais honnête avec moi-même dans le sens que j'ai fait le con, bon ben payes pour ce que tu as fait.

[Jean-Marie] Donc tu es allé voir les deux gars et qu'est-ce que tu as fait ?

[Robert] Je les ai confrontés, tu vois. Mais tu rentres dans un état secondaire, on le montre dans le film, dans le film qui est fait sur ma vie « Piché, entre ciel et terre », celui qui joue mon rôle quand j'étais jeune, Maxime le Flaguais, ça lui a pris un petit peu de temps à découvrir, à jouer ce que je lui disais de faire parce que tu viens dans un état, tu t'en vas confronter la mort, ni plus ni moins. Puis là, tu n'es pas sur un lit d'hôpital en phase terminale, tu es sain d'esprit. Puis faut que tu y ailles. Imagine-toi le courage que ça prend pour dire que je ne m'en vais pas juste m'impliquer dans une bataille, le gars il veut me tuer puis il a volé un couteau à la cuisine puis il veut me poignarder . Puis mon ami m'a dit d'aller le rencontrer. Donc

je suis allé voir le kingpin de la place pour lui acheter un couteau. C'était le seul qui pouvait me vendre un couteau. Puis lui vu qu'il ne connaissait pas c'était quoi un québécois, il était comme curieux. Il a dit : « Je ne te donnerai pas un couteau, je vais te donner une brosse à dents dans un sac pis tout le monde va penser, vu qu'ils t'ont vu rentrer ici, que tu es venu acheter un couteau. Toi et moi, on est les deux seuls à savoir que c'est une brosse à dents que tu as dans ton sac. Donc maintenant, va faire ce que tu as à faire. » Lui, il voulait voir quel genre de gars que j'étais, si j'avais du guts ou pas. Mais moi qu'est ce tu veux que je fasse ? Je suis pogné avec ça, je suis obligé d'y aller quand même. Je suis obligé de jouer sur le fait que j'ai supposément un couteau pour laisser penser aux autres que j'ai un couteau et que tout le monde te surveille sans te surveiller. Il y a un gars sur le coin, il y a un autre gars sur l'autre coin. Il y a un gars dans le couloir. Il y a un gars en avant de la porte de la cellule du gars que tu vas aller voir. Je rentre dans la cellule. Ils sont cinq. Moi je sais que dans mes jambes, moi je suis sur le gros nerf. Mais tu viens dans un état, tu sais Jack Nicholson quand il joue le Shining puis rentre dans la porte de la chambre de bain où la fille est cachée, à coup de hache, puis sort la tête. Puis tout le monde dit qu'il a atteint la folie dans son regard. J'ai dû atteindre la folie ce soir-là parce que je m'en vais à l'abattoir, puis tout ce que j'ai à faire, c'est de confronter ces cinq gars-là. Ça fait que je rentre dans la cellule parce que je ne peux plus reculer, parce que si tu recules tu es fait. Fait que j'avais à me rendre dans la cellule. Puis nous autres, quand on fermait la porte de la cellule, il y avait un bouton pour l'ouvrir. Ça prenait trois secondes à ouvrir. Quand tu appuyais sur le bouton, ça prenait trois secondes à ouvrir la porte, mais quand elle fermait, ça barrait. Moi je rentre sans penser, je suis un autre moi, je suis un autre état d'esprit. Moi je m'en vais à la mort. Je ferme la porte. Je réalise que je viens de fermer la porte devant cinq gars dont un qui est prêt à me tuer. Mais ça a fait le contraire de ce qu'ils s'attendaient que ça fasse.

[Jean-Marie] C'est eux autres qui ont eu peur.

[Robert] Ben ils se sont dit que c'est un fou. On ne connaît pas c'est quoi un Québécois ? Il faut croire que les Québécois ce sont des fous. Il parle français, Il arrive ici, ils sont cinq. Il ferme la porte, à moins d'être innocent il va se faire massacrer. On est mieux de ne pas y toucher. Puis c'est là que la fraction de seconde que j'ai vu qu'ils se posaient la question, c'est là que j'embarquais. Puis je l'ai dit en anglais : « C'est le temps, tu veux me passer ? Ben c'est le temps. Donnez

vous en les cinq, ça ne me dérange pas. Mais le regard que j'avais. Je devais avoir les yeux sortis de la tête, la boucane qui sortait par les oreilles. Tu ne t'en rends pas compte. Un peu comme Shining, un peu comme Jack Nicholson. Je devais avoir l'air fou puis le gars, il a dit « Non, non, non, non, tout est correct. Tu te trompes. Ce n'était pas toi la cible. » Pendant ce temps-là, moi je cherchais le bouton pour ouvrir la porte, pour sortir. Ben oui. Puis là, la porte s'est ouverte puis j'ai dit puis je lui ai dit en anglais : « Tu es mieux là, t'es mieux de ne pas revenir demain puis encore me dire parce que je vais revenir. » Puis je suis sorti de là. Puis là je suis passé pour le gars qui avait les couilles grosses de même puis qui n'avait peur de personne.

[Jean-Marie] Qui est plus fou que la folie.

[Robert] Plus fou que la folie. Donc ça, ça m'a donné comme un genre de respect. Tu me demandes comment j'ai fait pour passer à travers ça ? Ben, c'est ça. Après je me promenais, puis les gens savaient que s'ils essayaient, que j'allais devenir fou. Mais moi je ne sais pas quel regard j'avais, mais eux autres ils m'ont vu, tu comprends ?

[Jean-Marie] Aie, aie. Donc ça, tu as quand même regardé la mort potentielle en pleine face. C'est ça aussi qui est derrière les commandes d'un avion.

[Robert] Ça c'est le subconscient qui l'a pogné. Tu sais, on marche beaucoup par subconscient dans nos fraternités. Ben, le subconscient l'a pogné. Peur de mourir, adrénaline pour faire face à la mort puis réussir à t'en sortir sans rien qui t'arrive. Mais seize ans plus tard, quand je me suis ramassé dans le cockpit puis le deuxième moteur a arrêté, je me suis baissé la tête trois fois puis j'ai dit : « Voyons, ça ne se peut pas. » Trois fois j'ai dit que ça ne se peut pas. Ça ne se pouvait pas que j'ai travaillé si fort pour reprendre ma place dans la société. Puis là, je suis sur l'avion le plus sophistiquée au point de vue technologique. Puis je suis en train de planer comme un vulgaire planeur avec 305 personnes à bord. Je pèse 155 tonnes puis je suis à 160 kilomètres du prochain bout de terre. C'est une situation complètement irréaliste.

[Jean-Marie] Il n'y a pas ça dans les simulateurs.

[Robert] Mais non, ça ne se peut pas. C'est là que le subconscient a dû me dire inconsciemment : « Hey ! Hey ! Attends un peu, bonhomme, j'ai un dossier moi. Peur de mourir, adrénaline puis t'en sortir. » C'est là qu'il m'a redonné mon adrénaline. Et c'est là que j'ai lâché une couple de mots québécois, un couple de sacres, en voulant dire que ouais, c'est comme ça, comme quand je suis rentré dans cette cellule là puis j'ai dit : « Ouais, c'est comme ça, je vais y faire face. » S'il faut que je me batte jusqu'à tant que je touche la vague puis je peux sauver un passager, je vais me battre jusqu'au bout. Cet état d'esprit là a fait que je me suis ramassé au fur et à mesure, proche de l'île. Puis quand j'ai su que je pouvais me rendre à l'île, l'adrénaline continuait à monter. Quand j'ai su que je n'étais même pas sur l'île, que je pouvais procéder à la tentative d'un atterrissage. Mais l'adrénaline est venue au maximum, tu comprends ? Je te le dis Jean-Marie, on est tous les deux pareils, toi puis moi, on est deux frères. L'adrénaline que j'ai sentie pendant ce petit trois, quatre minutes là, je ne voulais pas redescendre de là. Ça, c'est le meilleur truc.

[Jean-Marie] Il n'y a pas une drogue qui a accoté ça dans ta vie.

[Robert] Il n'y a pas de femme, ni de drogue qui accote ça.

[Jean-Marie] Mais là, comment tu te remets ? Aujourd'hui, on est en 2023. Comment tu te remets de cette hyper intensité là où tu es, entre la vie et la mort ? Puis tu es quand même en pleine possession de tes moyens puis tu as toute ta tête. Tu n'es pas sous l'influence d'une substance, d'une pilule, quoi que ce soit. Comment tu retrouves à avoir du bonheur et du plaisir à être dans une vie tranquille et ordinaire ?

[Robert] C'est le respect. Le respect de la situation. Quand tu es capable de le décortiquer comme je viens de le décortiquer, je pourrais aller plus en profondeur que ça. Mais c'est un respect. Tu sais, le monde me dit : « Oui, mais ton adrénaline, tu dois être tenté d'y retourner. » Tu sais quand un gars qui fume un joint ou prend

une ligne ou sort avec une femme, l'autre femme est plus belle. Tu veux toujours aller plus loin là-dedans. Tu veux toujours avoir un genre d'évolution pour aller chercher le meilleur high. Moi comme les psys américains me disent : « T'as eu le plus haut/high naturel qu'un être humain sur la Terre ne peut avoir. » Et je pourrais même te comparer à ça à Neil Armstrong quand il a aluni son module sur la Lune. Tu comprends ? C'est des affaires, c'est des chances. Je suis privilégié que dans ma vie de gars qui est trippeux, comme je te disais au début de l'entrevue, que les deux fils se sont touchés, le cerveau gauche, le cerveau droit se sont touchés, que le rationnel et l'irrationnel se sont mariés. Puis ça amène l'être humain à faire des choses extraordinaires.

[Jean-Marie] Tu parles du respect, tu respectes quoi exactement ?

[Robert] Je respecte la vie, je respecte que la vie m'a été donnée. Moi, je vis sur du temps emprunté présentement, je respecte le fait que j'ai eu cette chance-là de connaître ce bonheur-là, cette adrénaline-là qui m'a permis de me sortir de ce pétrin-là. Mais si tu me disais quand je suis sorti de prison : « Ne t'en fais pas un jour. » j'aurais dit que j'en doute un peu parce que toutes les portes étaient fermées quand je suis sorti de prison. Mais c'est ça qui m'est arrivé dans ma vie.

[Jean-Marie] Si on t'avait dit en sortant à la sortie de ta prison qu'un jour tu vas être un héros national, qu'on va te vénérer.

[Robert] Et que tu vas voler un avion super sophistiqué, puis je t'aurais dit : « Écoute tu en fumes du bon là. Viens, on va fumer ensemble. » Mais c'est exactement ce qui s'est passé. C'est pour ça, dans les partages de nos fraternités anonymes, j'ai une certaine crédibilité quand je parle de ça. Parce que ça donne le pouvoir à l'autre de se dire : « Peut-être moi aussi je peux m'en sortir si lui s'en est sorti. »

[Jean-Marie] Parce que tu n'es quand même pas d'une autre planète. Tu es un être humain comme tout le monde, qui nous écoute, qui nous regarde. Donc on a ça en nous et cette résilience là t'en a fait cadeau.

[Robert] Quand tu parlais au début de l'émission : Le sens de la vie, mais moi, quand le deuxième moteur a arrêté , le sens que j'essayais de donner à ma vie à ce moment-là, comme tous les autres êtres humains essaient de faire, il a disparu parce que je vais mourir dans dix minutes. Ça ne fait pas de sens ce qui est en train de m'arriver, donc le sens que j'ai essayé de donner à ma vie ne fonctionne pas parce que je vais mourir dans dix minutes. Mais quand le sens de la réalité de la vie disparaît chez l'être humain, la seule manière qu'il a de s'en sortir, c'est d'aller chercher une poussée d'adrénaline qui va l'amener plus loin qu'un être humain normal. Tu sais, il faudrait que je recherche le nom, mais quelqu'un qui a dit, un grand penseur, il a dit : « Le héros, il n'est pas plus héros que l'être normal. Il l'est cinq minutes de plus. » C'est simplement ça. Je l'ai été cinq minutes de plus que la normale à cause de mon passé puis un genre d'entraînement, si je peux appeler ça comme ça. Un genre d'entraînement que j'ai eu à faire face à ça. Mais la question à 1000 pièces, pourquoi moi ? Ça, c'est la question à 1000 pièces.

[Jean-Marie] As-tu trouvé la réponse ?

[Robert] Pas encore, 22 ans plus tard, pas encore.

[Jean-Marie] Pourtant, tu as quand même évoqué des pistes de réponses. Il y a eu un documentaire sur toi. Paul Larocque l'avait présenté à TVA l'année passée je pense. Puis tu étais en train de penser à certaines pistes de réponses. Qu'est-ce qui pointe ?

[Robert] La 12<sup>e</sup> étape. Aider l'autre, l'autre qui souffre d'un problème de dépendance.

[Jean-Marie] Et ça, le fait d'avoir sauvé ces gens-là, tu es devenu un héros national, plus grand que nature, mais c'est ce qui t'habite. L'émission s'appelle « Porte parole », mais tu es porte-parole. Tu es porte-parole des démunis, des poqués, des dépendants, des alcooliques, toxicomanes et tu es porte-parole de la résilience, de donner un sens à sa vie, donner un sens à sa souffrance, ça c'est une mosus de belle mission.

[Robert] C'est une belle mission et je réalise que je le fais, mais je le ne fais pas encore assez à grande échelle. C'est pour ça que j'accepte de venir te parler des micros. J'accepte d'en parler à la radio, à la télé, parce que la crédibilité que les gens me donnent à cause de l'atterrissage et le côté héroïque qu'ils en ont fait, bah quand je parle, les gens écoutent parce que je dis ma vérité, je dis mon problème, puis des fois je suis en train de mettre de l'essence dans ma voiture, je suis à quelque part au Québec, je ne suis jamais allé là et je n'irai jamais là de ma vie. Puis je rencontre un gars qui est à côté, en train de pomper, lui aussi à côté, son essence. Puis il vient me voir. Il dit : « Commandant Piché, je vous remercie. Je vous ai écouté à telle radio, telle émission, j'ai arrêté de consommer depuis ce temps-là. » Ça, c'est ma paye, tu comprends ? C'est la seule place que je me sens bien. C'est dans un meeting des fraternités anonymes.

[Jean-Marie] C'est ta mission et c'est aussi l'impact de ton vécu, de tes zones d'ombre, de tes passages à vide, tes démons. Tu lui donnes un sens parce que ça aide les gens. C'est ça la 12<sup>e</sup> étape, les douze étapes des Alcooliques anonymes. C'est ça et c'est ça ta mission. Être porte-parole aujourd'hui pour toi, c'est ça, tu cherches encore à atteindre le plus de gens possible, mais ça serait quoi le maximum de gens possible que si tu veux faire ?

[Robert] Il faudrait qu'on ait une émission de télé tous les deux.

[Jean-Marie] On en fait un peu, ça va être sur YouTube.

[Robert] Ça, ça va être beau, mais faudrait avoir une émission de télé à grande écoute, mais les gens ne sont pas prêts encore à ça. Les décideurs ne sont pas prêts encore à ça, tu comprends ?

[Jean-Marie] En fait, il faudrait imaginer une émission avec des héros inconnus, des gens qui font des choses extraordinaires mais qui auraient un impact à être connus davantage. Un peu dans le sens de ce que tu fais.

[Robert] Mais tu sais, je fais beaucoup de conférences corporatives, un peu comme toi. Puis des fois, il y a un gars qui vient me voir après. Dernièrement, j'en ai eu une, il y a peut-être trois semaines. Et après ça, ben je reste toujours pour répondre aux questions, signer des livres, de la patente. Puis un gars est venu me donner la main, puis il est parti à rire, merci. Lui, c'est un gars qui avait fait du temps. Je pourrais mettre ma main dans le feu qu'il a fait du temps, mais il ne peut pas en parler. Parce que moi, dans ma conférence, j'en parle. Moi je peux en parler. Je suis le commandant Piché, les gens acceptent que j'en parle. C'est ça la beauté de la chose. Parce que ça a été dévoilé sans mon autorisation dans les journaux.

[Jean-Marie] Oui, mais tu en as fait une affaire positive. Et aujourd'hui, tu es un héros aussi parce que tu as été en prison, puis tu t'en es sorti, puis tu es devenu un citoyen exemplaire. Mais lui, le gars qui est venu te voir, il y a encore beaucoup de risques à dire à voix haute qui a fait de la prison.

[Robert] Et il ne veut pas parce que lui, il s'est repris en main, il a un bon job, il élève ses enfants, mais il ne peut pas en parler. Mais il est content de voir quelqu'un qui peut en parler.

[Jean-Marie] Donc par procuration.

[Robert] Puis il est content de me le dire en plus, de me le faire savoir, il me le dit doucement à l'oreille que je suis le seul à le comprendre.

[Jean-Marie] Puis par procuration, c'est comme si lui un peu, il s'affranchissait de ça.

[Robert] Au moins il le disait quelqu'un, pour une fois, il peut le dire à quelqu'un, puis ça ne le mettra pas dans le trouble, tu sais.

[Jean-Marie] Tu parlais de la 12<sup>e</sup> étape, tu parles de ta mission. Tu es impliqué, tu as eu ta propre fondation, la fondation du commandant Piché, Fondation David Chiasson, avec notre ami Jean-Pierre Chiasson. Tu es impliqué dans ces maisons-là, ce sont des maisons de milieu de vie, en fait, le but, c'est de permettre à des gens qui sortent de thérapie, de vivre ensemble, parce qu'il y a bien des gens qui sortent de thérapie, puis ils ne peuvent pas reprendre leur vie encore. Donc toi, ton rôle pour la Fondation David Chiasson, c'est quoi ?

[Robert] Mon rôle, c'est de rencontrer ces gens-là, encore une fois. Quand je suis allé visiter une des dernières maisons, là, avec mon ami Jean-Pierre, comme tu dis, puis notre ami commun, Patrick, le petit gars qui était là, qui venait de rentrer pour une semaine, puis quand il a su que je m'en venais, il était tout énervé. Il m'a amené mon livre que je lui signe. Puis il dit : « Là, je suis en train de vous parler, puis j'ai le poil qui se lève sur les bras. » Mais Patrick, lui, il n'avait jamais vu ça. Tu sais, moi je vis ça quotidiennement, pratiquement.

[Jean-Marie] Patrick Bordeaux.

[Robert] Oui, lui il n'avait jamais vu ça. Puis lui il n'en revient pas que juste rencontrer face à face, je le vois bien que je deviens un genre comme tu dis de porte-parole pour ça. Mais il faut toujours dire la vérité. Il faut que je dise ma vérité, il faut que je parle, il faut que j'essaie de passer le message de nos membres fondateurs des fraternités anonymes. Puis il faut toujours continuer dans le bon sens. Je ne peux pas arriver là sans humilité, parce que la maladie est plus forte que moi. Il faut que j'arrive là avec une humilité, puis la faire ressentir l'humilité, pas parce que je joue le gars humble, parce que je dégage l'humilité, parce que c'est juste ça que ça prend. Tu me dirais en tant qu'héros, l'adrénaline que tu as ressentie, on en parlait tantôt, je ne pourrais pas aller traverser le boulevard Métropolitain à 5 heures le vendredi soir, les deux yeux fermés, puis être sûr et certain avec l'adrénaline que je ne me ferais pas frapper, tu comprends ?

[Jean-Marie] Ben non.

[Robert] Ça ce serait dire : « Ben vu que j'ai réussi cette affaire-là une fois dans ma vie. Je suis capable, je suis invincible. » Ben non, je ne suis pas invincible. Il y a une fois, je suis devenu invincible à cause des circonstances de la vie qui m'a amené là, puis qui m'a porté à faire ça. Mais pourquoi moi? C'est pour ça que je te parle de la fondation « Les douze étapes », puis la 12<sup>e</sup> étape aider les gens qui souffrent.

[Jean-Marie] Toute cette implication sociale là que tu fais maintenant, ça découle aussi du fait que tu as arrêté de consommer, que tu as été un pilote émérite, un commandant. Tu as été décoré, un héros national. Tout est beau dans ta vie. Mais quand tu fais de l'implication et quand tu fais ces partages-là, tu rencontres des gars et des filles qui souffrent. Qu'est-ce que ça te rapporte à toi?

[Robert] Ça me rapporte parce que je ne suis pas jugé. Il n'y a personne qui me juge, moi je rentre dans une salle de meeting des fraternités anonymes puis personne ne peut se lever puis dire : « Toi, Piché ce que tu viens de dire là. » Ben non, on est tous pareils, on a tous cette maladie mentale là qui est l'alcoolisme ou la toxicomanie. Parce que moi comme tu dis, tout est bien beau aujourd'hui, je suis pilote émérite, mais moi ce que je voulais quand j'étais jeune, c'est être un bum. Parce qu'un bum, c'est bon avec les filles. Moi ma quête c'était prendre un coup, avoir du plaisir sur la Terre puis courir les femmes. C'était ça ma quête dans les années 70, j'étais un produit des années peace and love. La drogue commençait, les femmes couchaient, elles commençaient à prendre la pilule, puis elles n'avaient plus peur au lendemain. Mais je faisais partie de cette génération-là. Tu sais, la musique commençait à être importante dans nos vies, les Beatles, c'était tout ce gang-là, je veux dire.

[Jean-Marie] Donc tu voulais une vie de totale liberté en étant un bum, tu voulais ça ?

[Robert] Ouais, ouais. Parce que faire la bonne chose de la bonne manière en étant le bon petit gars, ça ne m'intéressait pas. Pourtant, j'ai mes deux frères plus vieux que moi qui sont avant moi dans ma génération. Eux sont comme ça. Et ils ont fait les choses qu'ils avaient à faire. Ils sont dans l'université, ils ont fait un parcours, un parcours linéaire, puis en montant, puis ils ont construit leur carrière. Mais moi j'ai

été comme ça toute ma vie dans ma carrière. Moi j'ai été sinueux dans ma carrière. Tu sais que quand j'ai pris ma retraite, là, ça faisait 45 ans, j'étais dans l'aviation à 65 ans, mais j'ai un collègue on a suivi notre première licence de pilote ensemble quand on avait 17 ans. On a pris notre retraite en même temps pour la même compagnie. Mais lui, il a eu un parcours normal, il s'est marié avec un agent de bord, il a eu de couple d'enfants, il a progressé dans sa partie, il a construit, il a mis de l'argent de côté. Puis il est arrivé à 65 ans. Il était prêt à prendre sa retraite. Moi, j'ai couru les femmes, j'étais sur la brosse, j'ai fait de la prison, plus capable de travailler parce que je sortais de prison, j'ai fait 56000 boulots pour pouvoir survivre. Et j'ai eu à peu près douze femmes dans ma vie. Et sérieux, j'ai eu trois enfants de trois femmes différentes. Mais tu arrives au bout de 45 ans. On est tous les deux à la même place, tous les deux la même position, tous les deux pour la même compagnie, puis tous les deux avec un peu d'argent. Lui, il doit se dire : « Voyons, c'est moi, qui a été correct dans ma vie ou c'est lui ? »

[Jean-Marie] Mais tu changerais de place avec lui ?

[Robert] Pantoute. Lui peut être qu'il changerait avec moi parce que quand il me voyait à Québecair puis tout ça (sur la go,) les gars se disaient : « Ben non » Des fois les gars se restreignent parce qu'ils ont peur de perdre ce qu'ils ont eu jusqu'à date. Moi je n'ai jamais eu peur de perdre ce que j'ai eu. Je suis un courailleux, un courailleux qui cherchait l'adrénaline tout le temps.

[Jean-Marie] Mais tu l'as eu cette vie, la vie de party, la vie de débauche, la vie de Bum, tu l'as eue. Puis en réalité, c'est une vie de souffrance quand tu regardes ça.

[Robert] Ah oui, mais tu ne le sais pas quand tu es dedans. Quand tu es dedans, tu penses que tu l'as, la patente. Parce que toi, tu l'as l'affaire. Tu te mets plus dans la merde, mais ce n'est pas grave, demain on verra. C'est fou de même. Mais quand j'ai repris ma place dans la société, je m'étais dit, encore mes enfants, aujourd'hui, des fois je vais m'acheter quelque chose puis ils disent : « Papa, tu devrais t'acheter une bonne paire de running shoes, admettons. » « Ben non, moi mes running shoes de quinze ans je les aime. » « Mais elles sont toutes abîmées. » « Ça ne fait rien, je suis bien dedans. Pourquoi j'irais m'acheter une paire de running shoes à 150 pièces ? »

Parce que moi, dans ma vie, deux fois dans ma vie, je n'ai pas eu d'argent dans les poches, pas d'argent dans le compte de banque. Ça, c'est un maudit feeling. Puis quand je me suis dit la prochaine fois, on va mettre la main sur de l'argent, elle va être dure à sortir. Fait que c'est un peu ça qui m'amène aujourd'hui à cette réflexion-là. Quand les iPad sont sortis, ma fille a dit : « Papa, j'aurais besoin d'un iPad, mais pas tout le temps. Tu pourrais t'en acheter un, puis tu me le prêteras. » Ça m'a pris deux mois à me décider d'aller en acheter un parce que je ne pensais pas que j'en aurais besoin de ça. Puis quand je suis allée l'acheter avec elle, ma fille, ma plus jeune, on en revenait chez nous avec le iPad flambant neuf puis elle était déjà en train de jouer avec. Je me suis dit que je vais le retourner, je n'ai pas besoin de ça. Pour te dire ça dépend, la vie, quand tu arrives à un certain âge, elle est forgée avec tes bons, tes mauvais côtés, tes bons coups, tes mauvais coups, ta peine et ta misère, ta souffrance, ta joie, ton bonheur puis tout ça est mélangé ensemble, mais l'être humain on essaie de se souvenir juste de ce qui nous a rendus heureux, ou les bons coups qu'on a faits. C'est comme un gambler, on côtoie des gambler toi et moi, hein. Lui, il va te parler des bons coups qu'il a fait, mais il ne te parlera jamais des mauvais coups qu'il a fait. Pourtant les mauvais coups font partie de ses bons coups.

[Jean-Marie] Puis si tu faisais le calcul, pas sûr qu'il a fait mieux.

[Robert] Pas sûr qu'il était au-dessus de ça.

[Jean-Marie] Qu'il était au-dessus de la moyenne. Je pense qu'il en a perdu quand même pas mal. C'est drôle, tu as dit quelque chose que quand tu rentres dans une salle de meeting, c'est que tu rentres puis tu n'es pas jugé. C'est vrai, on fait partie de la même famille, on a tous la même maladie de la dépendance. Tu n'es pas jugé. C'est drôle parce que tu dis moi je rentre là-dedans, ça me fait du bien parce que je me sens aimé, je ne me sens pas jugé. Est ce que ça veut dire, quelque part en dessous, c'est que tu te juges encore ?

[Robert] Ce n'est pas que je me juge, mais je me suis toujours senti jugé.

[Jean-Marie] Ah, OK.

[Robert] Et j'ai rencontré une fois dans un meeting des fraternités, un jour un gars que ça faisait 20 ans que je n'avais pas vus puis qui travaillait à Québecair dans le temps. Là, il vient me parler, moi je ne le reconnais pas, mais vu que je suis connu, il savait que c'était moi. Il vient me parler : « On a travaillé ensemble. » et il commence à me conter, il dit : « Si tu rentrais au dispatch, au centre opérationnel de Québecair, on aurait dit que la Terre s'arrêterait de tourner. » Je dis : « Comment ça ? » « Ben je ne sais pas. Il y avait une aura autour de toi qui faisait qu'il fallait écouter ce que tu avais à dire. Puis bien souvent, tu ne disais pas grand chose. Tu prenais le plan de vol, puis tu t'en allais. » A quelque part, je ne sais pas pourquoi, mon père était comme ça, mon père était représentant sur la route, puis c'est un gars qui avait un charisme extraordinaire. Il pouvait vendre un frigidaire aux Esquimaux, fameuse expression. Mais ce n'était pas juste de la manière qu'il parlait, c'est de la manière qu'il était.

[Jean-Marie] Ouais, mais toi aussi tu dégages ça, cette espèce de charisme là, au-delà de tes accomplissements. Tu te rends compte ? On ne sait même pas ce que tu as fait. Puis tu dégages ça.

[Robert] Mais ça je ne le sais pas moi, que je le dégage. Ce n'est pas fait exprès, c'est ça que je veux dire.

[Jean-Marie] Mais tu disais que tu te sentais jugé, mais tu rentrais dans une place, les gens te regardaient, mais c'est jugé avec admiration, mais tu t'es fait aussi juger pas tout le temps pour les bonnes raisons.

[Robert] Pas tout le temps pour les bonnes raisons.

[Jean-Marie] Tu as souffert de ça.

[Robert] Puis le fait que j'étais un bum, que je voulais faire un bum. Je ne faisais pas les choses comme les autres faisaient, ben le monde te juge. Surtout que c'était pire encore c'est que j'avais du talent comme pilote, sans savoir que j'avais du talent. Le gars qui te donne l'entraînement, il voit que tu es un petit gars talentueux, mais tu es un bum. Tu n'étudies pas, tu es tout croche puis tu réussis toujours à faire ce que tu as à faire pareil. Pas de la même manière que le gars voudrait que tu le fasses, mais tu le fais pareil. Le résultat est le même. Ça, ça allait parce que moi, j'ai failli me faire mettre dehors du Cégep de Chicoutimi. Je suis allé à la meilleure école de pilotage au Canada. C'est le Cégep de Chicoutimi qui a une option pilotage. Puis tu rentres là, puis tu sors de là avec un DEC au bout de trois ans. Puis moi, c'était les premières années des cégeps, les premières années de cette concentration-là. Puis moi, je pensais que tous les gars, naïvement, qui étaient avec moi dans mon groupe, dans ma classe, étaient comme moi, ils voulaient faire pilote. Moi, je ne me suis jamais posé la question : « Vas-tu faire un bon pilote ou un mauvais pilote ? » Je suis capable de faire un pilote ou je ne suis pas capable. Jamais je ne me suis posé cette question-là. Moi j'ai décidé de faire pilote, mais je m'en vais faire un pilote. Mais moi je ne savais pas que le gars qui m'entraînait, l'instructeur voyait bien que j'avais du talent, mais il voyait bien que j'étais un bum, que je ne fittais pas dans la gang avec les cheveux courts puis les gars qui ne couraient pas puis étudiaient. Tu sais, moi, il me rencontrait dans les discothèques à deux heures du matin, puis je volais avec eux autres le lendemain matin.

[Jean-Marie] Donc ça remonte à très loin ce côté oui bum, parce que tu l'as encore en dedans de toi, mais un côté un peu, je m'en fous un peu. Tu l'as ça.

[Robert] Puis le beau de ça, c'est que je ne me disais pas que je m'en fous un peu. C'est moi. Laisse-moi faire ma vie. Demande-moi ce que tu as à me demander, mais je vais faire ce que tu veux que je te fasse, mais ne va pas plus loin. Je n'irai pas te gratter le dos parce que tu es en train de donner de l'instruction.

[Jean-Marie] Non, non, non.

[Robert] Tu comprends ? Laisse-moi faire ma vie, point final. Moi ma vie c'est de même, si tu n'es pas content, tu n'es pas content. Puis s'il y a des conséquences,

ben je ferais face aux conséquences. Combien de fois que j'ai été sous l'anxiété, les veilles de simulateur de vol. Tu comprends ? Je n'ai pas étudié. Ben là encore. Puis je sais que tu n'as pas encore étudié tabarnak ! Demain tu as un test important, ils peuvent t'enlever ta licence. Puis là, ben j'essaie d'étudier, je suis tombé endormi après deux pages. Mais c'était plus fort que moi. Mais là, quand je rentrais dans le simulateur, j'étais sur la grosse adrénaline, tu comprends ?

[Jean-Marie] Moi, j'ai l'impression qu'il y a un côté de toi, tu es conscient que tu n'es pas toujours conscient.

[Robert] Ouais, tu es naïf un peu. Beaucoup de naïveté.

[Jean-Marie] Désinvolte. Naïf. Go with the flow.

[Robert] Un gars qui s'adapte bien. Tu sais, quand tu viens au monde puis que t'étais un gars, tu dois ressembler à ton père. Ils disaient tout ça. Ben moi, ce n'est pas à mon père que je ressemblais, c'est à ma mère. Ma mère, à l'âge de 17 ans. En Gaspésie en 1933. Elle vient d'un petit village qui est encore un petit village aujourd'hui. En 1933, à l'âge de 17 ans, elle dit à son père mon grand père, je m'en vais travailler à Montréal. Mon grand-père lui a acheté un billet des gros chars qu'il appelait dans le temps, du train. Puis elle est partie travailler à Montréal sept ans, puis elle n'est jamais revenue. Mais tout le courage que ça lui prenait. En 1933, une fille toute seule arrivait à Montréal.

[Jean-Marie] Après la grande crise économique.

[Robert] Puis elle n'est jamais revenue chez eux à Newport.

[Jean-Marie] Wow !

[Robert] Ben moi je retiens d'elle là. Chez nous, ils disent tous que j'étais le chouchou à ma mère. Pourquoi tu penses que j'étais le chouchou de ma mère sans que je le sache aujourd'hui ? C'est parce que je lui ressemblais. Elle se voyait dans moi, tu comprends ? Fait que je retiens plus de ma mère que je retiens de mon père. C'est bizarre quand même.

[Jean-Marie] Après une petite pause Robert, puis au retour, tu vas piger dans le sac, tu vas piger dans le chapeau des questions magiques.

[Robert] Certain.

[Jean-Marie] Puis on finit l'émission avec ça. Vous êtes à l'antenne de Canal M pour l'émission « Porte-parole ». Ici Jean-Marie Lapointe, je suis avec Robert Piché, celui qui ne veut plus se faire appeler commandant Piché. Mais en même temps, on l'appelle encore commandant par respect et aussi parce que c'est tout un honneur de passer du temps avec toi. Nous, ça fait longtemps qu'on se connaît, mais j'ai l'impression qu'à chaque fois qu'on se voit, on se permet d'être qui on est et d'aller tout de suite dans le vif du sujet. Il n'y a pas de bullshit ensemble. Ça, j'aime ça. Alors le concept de « Porte-parole », c'est que la deuxième portion de l'émission, c'est que tu piges dans le chapeau magique, tu retires les questions, puis tu y vas. Je sais que tu vas aimer ça parce que tu aimes ça des questions intenses.

[Robert] Au paradis, admettons qu'il existe, qui t'attends et qui as-tu hâte de retrouver ? Pourquoi ? Ce n'est pas compliqué. Ma mère. C'est ma mère. Je l'ai accompagnée jusqu'à la mort et c'est mon modèle. Plus je vieillis, plus je me rends compte que je ressemble à ma mère. Je viens de t'expliquer.

[Jean-Marie] C'est quoi son nom ?

[Robert] Estelle.

[Jean-Marie] Estelle.

[Robert] Avant qu'elle décède, ma troisième enfant est venue au monde. Puis je l'ai appelée Estelle. Quand j'ai été voir ma mère, elle a dit : « Comment tu vas l'appeler ? » J'ai dit : « - Estelle. - Mais non, c'est moi, Estelle. » J'ai dit : « Non, je vais l'appeler Estelle. » Donc ma fille s'appelle Estelle Piché comme ma mère. Par honneur à ma mère, par respect à ma mère pour tout ce qu'elle m'a montré dans la vie.

[Jean-Marie] Quand tu penses à ta mère, quelles sont ses qualités ? Qu'est-ce qui remonte à la surface ?

[Robert] Détermination, adaptation pour qu'à 17 ans elle parte de chez elle pour venir vivre à Montréal, il fallait qu'elle ait une grande force d'adaptation. Mais personne ne savait qu'elle l'avait, cette adaptation. Puis moi, toute ma vie rendue à 70 ans, je m'adapte de toutes sortes de situations sans problème. Quand le deuxième moteur a fermé, je me suis adapté. Quand je suis entré en prison, je me suis adapté. Je me suis toujours adapté dans toutes les situations. Puis ma mère était pareille.

[Jean-Marie] Deux questions par rapport à ça. Tu t'adaptes comment toi, à ta vie loin du pilotage à partir de 65 ans, tu es obligé de prendre ta retraite, tu t'es adapté comment toi à ta nouvelle vie ?

[Robert] Je n'ai pas eu besoin de m'adapter parce que l'aviation faisait partie de ma vie, comme tout le reste fait partie de ma vie. Quand j'ai pris ma retraite, c'est juste un « comment ? » À un moment, je vais te donner un exemple, quand ma dernière est partie de chez nous, ben il fallait qu'elle parte de chez nous, elle est partie de chez nous puis la vie a continué. Je n'ai pas pensé le soir chez nous en disant : « Ben là, ma dernière est partie puis je suis rendu à tel âge puis il fallait que je m'adapte puis je suis seul avec ma femme 24 heures par jour. » Pantoute ! Ma fille est partie parce qu'il fallait qu'elle s'en aille. Puis l'adaptation s'est faite automatiquement. On dirait que je fais toujours deux vies parallèles. Je fais ma vie, ma vie avec les autres.

[Jean-Marie] Mais tu es comme le poisson dans l'eau qui n'est pas conscient qu'il y a de l'eau. J'ai l'impression que tu t'adaptes tout le temps sans même à te dire qu'il faudrait que je m'adapte.

[Robert] Pantoute. C'est exactement ça. La situation arrive parce qu'il fallait qu'elle arrive, puis je m'adapte à la situation. Puis si je suis en train de vivre cette situation là, souviens-toi de la troisième étape, qu'on lui demande : « Qu'est ce qui est bon pour nous autres dans cette journée-là ? » La journée, ben ça c'est ça qui m'arrive, ben je m'adapte, point final. Des fois, je fais des gaffes puis les fois que j'essaie de ne pas m'adapter puis j'essaie d'aller avec le flow, c'est là que ça ne fonctionne pas. Puis c'est bizarre, pareil.

[Jean-Marie] Je reviens à Estelle, ta maman. Tu sais, si t'étais devant elle là présentement, qu'est-ce que tu lui dirais ?

[Robert] Je n'aurais rien à lui dire. Non. Ma mère, quand je suis sorti de prison, c'est la seule personne qui m'a accueilli. Et elle ne m'a jamais demandé comment ça a été en prison et comment j'ai fait pour m'en sortir. Juste son regard. L'amour inconditionnel m'a suffi à reprendre le bâton du pèlerin, puis à foncer dans la vie, tu comprends ? Parce que moi, toutes les portes étaient fermées. Plus une scène. Toutes les portes étaient fermées. Parce qu'elle est venue me visiter en prison ma mère.

[Jean-Marie] OK.

[Robert] Ouais puis quand je suis rentré dans le gymnase, des visites avaient lieu, elle m'a vu de loin, mais elle s'est mise à pleurer comme une madeleine. J'ai dit : « Estelle, ce n'est pas de ta faute, je suis ici. C'est moi le con. Tu me connais, tu sais comme je suis. Je suis comme toi, tu sais. J'ai foncé et ça n'a pas marché. Puis tant mieux si je suis ici aujourd'hui. » « Fais-toi en pas, je vais m'en sortir. Puis on va me sortir plus vite que tu penses. » On a passé trois visites ensemble. Puis elle a arrêté de pleurer puis elle a compris ma philosophie. Parce que ma mère quand elle avait douze ans, il fallait qu'elle aille étudier à Chandler une autre ville, un peu plus loin.

Puis elle disait tout le temps à sa mère : « Je veux y aller, je veux y aller. » Puis sa mère s'est arrangée pour qu'elle y aille. Ça faisait deux jours qu'elle était arrivée, ça faisait plus son affaire. Elle s'est sauvée. Elle a sauté dans un char sur le pouce. Je te parle des années 20, là, elle est partie dans un char. Le gars l'a ramené à Newport, puis elle a cogné à la porte chez elle, puis sa mère a demandé ce qu'elle faisait ici. Elle a dit à sa mère que ça ne l'a tentait pas là-bas, qu'elle ne voulait plus y aller. C'est ça. Pourquoi que ma mère était débrouillarde de même ? Elle doit, je ne sais pas, tenir d'un arrière-grand-père, d'une arrière-grand-mère, que dans ce temps-là, il fallait vraiment survivre en Gaspésie dans les années 1900-1890, ça ne devait pas être facile de vivre.

[Jean-Marie] Tu peux bien l'admirer, mais en même temps, tu peux bien vouloir garder le silence. Parce que juste de voir ta mère, le regard, l'amour inconditionnel, mais aussi y a-t-il quelqu'un qui te comprend plus sur la terre qu'elle ?

[Robert] Pantoute. C'est très difficile de comprendre une personne humaine tant que tu ne peux pas t'associer à elle. Comme quand on fait des partages dans les réunions des fraternités anonymes, c'est sûr qu'on explique notre problème, notre maladie, nos démons. Et puis on explique la méthode, mais il restera toujours qu'ils ne connaissent pas la personne qui est en train de le dire, tu sais.

[Jean-Marie] Non, mais je pense qu'avec ce que tu nous dis sur elle, puis ce que tu nous dévoiles sur toi, je comprends que vous n'avez pas besoin de vous parler.

[Robert] Puis là elle est ici à quelque part, là, elle est en train de flotter autour, elle rit de moi, ce n'est pas mal certain.

[Jean-Marie] Mais elle rit avec bienveillance, elle doit être fière en maudit de son petit Robert.

[Robert] Si tu avais une baguette magique, il était accordé un seul vœu quel serait t-il ? Que ça remette le monde à zéro.

[Jean-Marie] Un reset. Tu ferais quoi ? Qu'est-ce que tu veux dire par remettre le monde à zéro ?

[Robert] Un reset total.

[Jean-Marie] OK.

[Robert] Qu'on reparte à zéro avec les erreurs qu'on a faites depuis 2223 années. Parce que ça n'a pas de bon sens ce qu'on vit présentement. Toi puis moi, on fait une vie normale. Moi j'ai une maison, je vais rentrer chez nous ce soir, on va souper, écouter la télé, aller me coucher, je vais aller m'entraîner, mais pas loin de chez nous, c'est la guerre. Pas loin de chez nous, il y a du monde qui crève de faim. Pas loin de chez nous, il y a du monde qui vit des intempéries puis vive des catastrophes atmosphériques puis terrestres, pas loin de chez nous. Avant, quand on était jeune, c'était à l'autre bout du monde, mais maintenant c'est là. Puis nous, notre vie est normale, on est nés du bon bord de la planète, tu comprends bien. Mais pourquoi il n'y a pas une égalité à quelque part ? Tu sais, il y en a qui font des milliards de profits, puis il y en a d'autres qui ont de la misère à avoir deux pièces dans la journée. Tu sais, moi j'ai été souvent en Inde comme toi, j'ai été cinq fois en Inde. Puis le petit gars là, qui a besoin de sa pièce et demie, qui quête à tous les jours en vendant de la gomme, puis que là, il n'y a plus de touristes puis il ne l'a plus cette pièce et demie. Comment il fait pour vivre ce petit gars-là ? Tu sais, avant tu lui donnais deux pièces, un paquet de gomme, puis il était bien content. Mais lui, il ne l'a plus. Parce que le touriste est tombé à zéro dans ses points là. Fait que moi, si j'avais une baguette magique, je remettrais ça à zéro. Bon, OK, les boys on a tous une tête sur les épaules, on sait comment ça fonctionne. On repart à zéro, on se met toute la gang puis on se fait un je ne sais pas moi, un gouvernement mondial au lieu d'avoir un gouvernement dans chaque pays tu sais.

[Jean-Marie] Puis on redéfinit le partage.

[Robert] Le partage. Mais à cette question, c'est une baguette magique.

[Jean-Marie] Ouais, c'est ça. Comment on le fait ?

[Robert] Qu'est-ce qu'actuellement dans ta vie tu inspires le plus ? Ce qui m'inspire le plus c'est Jean-Pierre Chiasson.

[Jean-Marie] Jean-Pierre Chiasson ?

[Robert] Ben oui.

[Jean-Marie] Le Doc Chiasson, il t'inspire ?

[Robert] Il m'inspire. J'ai un de mes chums qui est pompier à la ville de Montréal, puis ça fait quatre voyages qu'il fait en Ukraine. Il m'inspire, lui. J'ai essayé et j'ai fait des levées de fonds avec lui en allant à Haïti, bâtir des écoles puis tout. Lui, il m'inspire, il prend de son temps pour aller donner du temps en Ukraine. Ça, ça m'inspire beaucoup. Le Dalaï-Lama, un peu comme toi, tu sais, quand ils disent que c'est dans l'inconnu que l'homme se réalise. Il a donc raison, tu comprends ? Des fois, ce n'est pas une personne comme juste une phrase.

[Jean-Marie] Tu as rencontré du monde vraiment intéressant dans ta vie, attachant puis il y en a un qui s'appelle Serge Dessureault.

[Robert] Ouais.

[Jean-Marie] Ça, j'aimerais ça qu'on parle juste vite, vite de lui parce que c'était un gars inspirant aussi, qui est décédé, hein ? Lui, il a fait l'Everest, il a participé à tes expéditions pour tes levées de fonds.

[Robert] Ouais. Quand il est décédé au K2, j'étais avec lui. Je faisais partie de l'expédition.

[Jean-Marie] Qu'est-ce qui monte en toi quand tu penses à Serge ?

[Robert] Serge, j'ai détermination encore une fois, une détermination de sortir du lot. Tu sais, Serge venait d'une famille pauvre dans Saint-Michel-des-Saints, puis la seule manière qu'il avait de se valoriser, c'est en faisant du sport, d'autres c'est en prenant de la drogue, d'autres en étant des bums, d'autres c'est en étant à courir les femmes, tu vois. Mais lui, c'est en faisant du sport puis il s'est aperçu qu'en faisant du sport, on était bon dans les sports. Ça lui donnait une certaine estime de lui-même par rapport aux autres gens. Mais il a dit : « Je n'arrêterai pas là, je vais aller sur le toit du monde. » Puis il est allé sur le toit du monde. Tu sais, ça, c'est une inspiration totale puis que j'ai marché avec ce gars-là. On a monté des montagnes ensemble. Quand les filles venaient avec nous autres, elles avaient de la misère à traîner leur sac à dos. Il se prenait deux, trois sacs à dos de deux, trois personnes. C'est lui qui montait ça en haut. C'est une inspiration, une force physique, une détermination sans borne.

[Jean-Marie] Puis un bon cœur de le faire pour une belle cause.

[Robert] Ah oui, oui.

[Jean-Marie] En plus.

[Robert] Oui, un bon cœur. Parce qu'il se souvenait d'où il venait. C'est ça qui est important. Se souvenir d'où tu viens.

[Jean-Marie] On s'amuse, on s'amuse, on pose des idées, c'est des belles petites questions philosophiques. Je sais que tu aimes ça.

[Robert] Quelle a été la plus grande surprise dans ta vie ? La plus grande surprise de ma vie. Quand j'étais au cégep, j'ai manqué de me faire mettre dehors.

[Jean-Marie] À Chicoutimi ?

[Robert] Ouais, une connerie en deuxième année. Ce n'était pas à cause de mon talent. C'est parce que je ne suivais pas les règles.

[Jean-Marie] Qu'est-ce que t'avais fait ? Tu t'en souviens ?

[Robert] Je voulais faire un bum. Mais le samedi, il te prêtait un avion pour aller faire un vol voyage qu'il fallait que t'aies tant d'heures de vol voyage tout seul. Donc tu pouvais choisir ta destination. Baie-Comeau, Mont-Joli, Montréal, Québec, peu importe. Mais il fallait que tu partes à neuf heures et que tu reviennes à cinq heures. Et moi, revenir à cinq heures pour moi, il y a une fille avec qui je sortais, qui venait de La Malbaie et elle était chez ses grands-parents cette fin de semaine. J'ai dû m'en aller faire une passe au-dessus de chez eux parce que je voulais sortir avec la fille. Je voulais l'impressionner. Mais ça, ça a fait que je suis rentré à cinq heures et 20. Mais le genre de gars que j'étais avant, vu que je ne fittais pas dans la gang parce que j'étais sur la brosse puis je courais les femmes toute la patente puis que les autres étudiaient. C'est que tout le monde voulait me mettre dehors. Mais ce que je ne savais pas à ce moment-là que je sais aujourd'hui, c'est qu'ils ne pouvaient pas me pogner sur mon pilotage parce qu'on a commencé à 35 le cours, on a fini à 11 au bout de trois ans. Mais les 24 qui se sont fait mettre dehors, c'est parce que c'était une lacune dans l'aptitude de piloter. Moi, ils ne pouvaient pas me mettre dehors à cause de ça. Puis je réussissais mes cours académiques aussi. Mais tu sais, je réussissais sur la ligne, mais je réussissais pareil. Fait qu'il n'y avait aucune raison de me mettre dehors. Quand j'ai fait cette connerie-là, ils ont passé un conseil de discipline pour juger mon erreur. Il n'y avait pas de conseil de discipline avant. Et là, le conseil de discipline, c'était de me mettre dehors. J'étais rentré dans le bureau du chef instructeur. J'étais en deuxième année. Et là, il dit : « Tu fais tes clics et tes clacs , tu t'en vas chez toi. » Moi je pourrais m'en aller chez nous de même. Écoute bien, donc là je me suis assis et je l'ai convaincu de me garder. Puis il m'a dit qu'il fallait que je passe un examen qui s'en vient de commercial, qui va te permettre de

travailler dans les premiers. Tu ne dis pas à un alcoolique de le devenir. Tu donnes pas une deuxième chance, tu ne la manqueras pas. Je suis arrivé deuxième de la classe, fait que toutes ces années là, je continuais sur la brosse, après toute la patente, j'ai gradué pour porter graduation, je suis allé le voir, puis je lui ai dit : « Pourquoi moi tu m'as gardé puis les autres, tu les as mis dehors ? » Mais là j'ai 20 ans, je ne sais pas tout ce qui se passe, je suis naïf au bout. Puis il dit : « Un jour je te le dirai peut-être, mais tu vas le savoir de toi même. » J'en parle dans mon livre, dans ma biographie. Puis à un moment donné, je fais une levée de fonds pour ça. Ça, c'est en 73. En 2010, je fais une levée de fonds de tournoi de golf pour ma fondation. Puis je suis au neuvième trou avec les gars en train de jaser. Puis je vois ce gars-là passer. Ça fait des années que je ne l'ai pas vu. « Tabarnouche, c'est mon chef instructeur que j'avais au cégep. » Ça fait que je m'en vais sur le green où est-ce qu'il était avec un couple puis je lui dis : « Qu'est-ce que tu fais ici Marcel ? » « Ben je te suis à travers ta fondation puis je donne un petit 100 pièces à toutes les années, patati patata. » « Ah, mais je te remercie. » Puis là, je dis au couple avec qui il est que c'est grâce à lui que j'ai fini au cégep. La madame, elle me dit : « ben oui, il nous a conté ça dans les neuf premiers trous. » J'ai dit : « Marcel, tu vas me dire pourquoi tu m'as gardé ? » Il dit : « Chaque élève au cégep, avec chaque instructeur, chaque instructeur faisait une fiche de pilotage sur chaque élève. » Et moi, mon instructeur voulait m'arracher la tête et il voulait me mettre dehors. Puis il avait marqué sur ma fiche « Handling above average », ça veut dire que j'handlais la machine plus haut que la moyenne. Mais le gars veut me mettre dehors, puis il marque ça pareil sur la fiche. Il dit : « Quand on a voulu te mettre dehors, on a vu cette fiche. On ne pouvait pas te mettre dehors à cause. » Mais là on voulait m'arracher la tête pareil. Comment je levais le handling pour qu'il marque pareil sur la fiche ? Ça, ça m'a surpris.

[Jean-Marie] C'est ça qui t'a sauvé ?

[Robert] Ouais, c'est ça qui m'a sauvé, mon talent que j'avais sans savoir que j'avais du talent.

[Jean-Marie] Mais quelque part, il avait peut-être vu en toi le potentiel de passer à travers les tempêtes.

[Robert] Ouais, ouais. Parce que ce gars-là m'avait déjà donné de l'instruction. Puis en décollant de Montréal, qui était la grosse folie pour un jeune pilote de venir à Montréal avec les gros porteurs, au décollage de Montréal, il est tombé endormi. Il tombe endormi, faut que je fasse la radio, que je fasse tout. Tabarnouche, j'ai fait ce qu'il y avait à faire, je me suis adapté. Puis comme par hasard, il s'est réveillé en courte finale à l'atterrissage à Québec.

[Jean-Marie] Above Average.

[Robert] Et tout ça sans le savoir.

[Jean-Marie] C'est bon. Ben oui, mais c'est ça que je te dis.

[Robert] Sans péter les bretelles pour autant.

[Jean-Marie] Tu es conscient d'être inconscient.

[Robert] C'est ça. Le pire jour de ma vie.

[Jean-Marie] C'est quoi le pire jour de ta vie ?

[Robert] Ce n'est pas compliqué là. Quand je suis rentré en prison, pas la première fois. La deuxième fois.

[Jean-Marie] Okay.

[Robert] Moi je suis rentré en prison en juin 83. Dans la petite prison où j'ai atterri, mon avion se fait prendre, admettons que tu te fais prendre à St-Jérôme. Ben il ne

t'amène pas à Sainte-Anne-des-Plaines tout de suite, tu es dans la prison de Saint-Jérôme puis tu passes après ça en cour à Saint-Jérôme puis ils décident où est-ce qu'ils t'envoient si tu es coupable. Ben c'est le même principe aux États-Unis. Fait que je suis dans cette petite prison de ce petit village de campagne.

[Jean-Marie] Ce n'est pas ça le pire jour de ta vie.

[Robert] Non. Puis là, ils me mettent dans un cocon de huit pieds carrés. 30 jours de temps sans parler à personne, sans voir le soleil tout seul avec la gaffe que je viens de faire. Temps en temps, ils me sortent pour m'emmener au tribunal, puis ils me ramènent. Parle pas à personne, ils m'amènent trois repas par jour, that's it. Là, je trouve ça terrible. Ils me donnent une caution. Je suis libéré sous caution. Je m'en retourne au Canada. L'avocat m'avait dit : « Quand tu vas revenir, tu vas pouvoir te retourner chez vous. Tu vas être sur parole, tu n'auras pas de problème. Donne-moi 100 000 dollars. » Je paye ce qu'il demande, j'emprunte à mes frères, à ma sœur, j'emprunte à tout le monde. Je réussis à donner, à ramasser 100 000 USD. Je retourne confiant que je vais être libéré sur parole. Pendant que je suis dans le box des accusés, le juge me donne dix ans à servir.

[Jean-Marie] Avant même de passer devant lui ?

[Robert] Devant le juge, le juge me donne ma sentence.

[Jean-Marie] Non, mais pendant que tu dis que tu es dans le box.

[Robert] Dans le box, dans le box des accusés.

[Jean-Marie] Devant le juge, dans le box des accusés.

[Robert] Je ne suis pas là, je suis arrivé là librement.

[Jean-Marie] T'étais sûr que tu retournais chez vous, là, tu as pogné dix ans.

[Robert] Ouais. J'ai regardé l'avocat à l'autre bout de la salle, puis il riait.

[Jean-Marie] A qui t'avais donné 100 000.

[Robert] Ils m'ont rentré dans le cocon de huit pieds carrés. Puis là je ne sais pas combien de temps je vais être là. Ça, ça a été le pire jour de ma vie.

[Jean-Marie] Tu as fait combien de temps en tout ?

[Robert] J'ai fait un an et demi, mais j'ai été 31 jours la première journée dans ce petit cocon-là, puis 38 jours le deuxième shot.

[Jean-Marie] C'était ou la prison aux états que tu as fait un an et demi ?

[Robert] Reidsville.

[Jean-Marie] Où ?

[Robert] En Géorgie.

[Jean-Marie] En Géorgie, ouais.

[Robert] Ce n'était pas loin de Savannah dans le bout de Savannah.

[Jean-Marie] Ce n'était pas un club Med.

[Robert] Non, non, ce n'était pas un club Med. Ça c'était le pire jour de ma vie quand ils m'ont rentré dans ce petit cocon là.

[Jean-Marie] Cibole, on ne souhaite pas ça à personne.

[Robert] Même pas à mes pires ennemis. Si tu avais la possibilité de passer une journée de ta vie en compagnie d'un personnage fictif, ce serait qui ? Gandhi.

[Jean-Marie] Un personnage fictif, oui, mais parce qu'il n'est pas fictif. Gandhi a existé pour de vrai.

[Robert] Là, il n'est pas là.

[Jean-Marie] Okay, okay. Quelqu'un qui est disparu, toi tu choisirais Gandhi. Pourquoi ?

[Robert] Sa détermination. Moi j'ai une détermination de tous les jours avec moi-même et lui une détermination à travers un peuple. Il a laissé tomber son côté avocat bien nanti, la vie douce pour donner ce qu'il a donné à son peuple. Et même pendant qu'il le donnait à son peuple, son peuple était contre lui.

[Jean-Marie] Tu t'en inspires d'une certaine façon à faire un peu, comment je pourrais dire, un modèle, c'est un modèle pour toi, à ta façon, parce que ton peuple, on va appeler les gens qui souffrent de dépendance, sont avec toi en maudit.

[Robert] Pas toujours il y en a des fois qui se lèvent puis s'en vont. Dans mes partages.

[Jean-Marie] Pour quelle raison, tu crois ?

[Robert] Ils ne sont pas capables de prendre la vérité. On est pris d'une maladie, il faut être vérité, faut être en vérité si on veut s'en sortir. La rigoureuse honnêteté avec soi-même. Mais il y en a qui ne sont pas capables d'être rigoureusement honnêtes avec eux autres. Même moi, quand j'ai arrêté de consommer dans ma tête, je m'étais dit dans dix ans ça va recommencer.

[Jean-Marie] Tu vas être guéri.

[Robert] On va être guéri puis dans dix ans je prendrai un coup en dehors, personne ne va le savoir puis je vais revenir chez nous puis je ne veux pas prendre un coup chez nous.

[Jean-Marie] Quand est-ce que tu as réalisé que c'était une maladie dont on ne guérissait pas ? Quand est-ce que tu l'as réalisé ça ?

[Robert] Je rentre dans un meeting. Ça fait trois ans que j'ai fait ma thérapie. Je patauge au milieu puis j'ai un meeting d'attache puis tu sais, plus ou moins. Écoute, je vois Jean-Pierre Chiasson venir s'asseoir à côté de moi faire le meeting. Par hasard. Ça, ça m'a jeté à terre.

[Jean-Marie] Tu le connaissais certain parce que c'était celui qui t'avait sauvé.

[Robert] C'est ça, lui le directeur général de ma clinique que je voyais tous les jours et que je peux appeler n'importe quand, qui va m'accueillir, il vient faire un meeting. Ça, ça m'a touché.

[Jean-Marie] Attends, juste pour qu'on comprenne, Jean-Pierre Chiasson, il a 80 et il est sobre depuis au-dessus de 45 ans. Ah si, ce gars-là, il s'assoit à côté de toi dans une salle de meeting, ça veut dire que tu n'as pas fini d'en faire, hein ?

[Robert] Oui, monsieur, ça veut dire que c'est une maladie 24 h à la fois.

[Jean-Marie] C'est là que tu as réalisé que le pique-nique n'était pas fini, hein ?

[Robert] C'est ça, c'est ça.

[Jean-Marie] Dernière question.

[Robert] Si tu pouvais imaginer un 24 heures de rêve du réveil au coucher, ce serait quoi ? C'est de passer les 24 heures avec mes trois enfants en paix. J'ai trois enfants avec trois femmes différentes, donc ils ont été élevés dans des temps de ma vie où c'était différent, avec une femme différente. Tu sais, si tu as trois enfants avec la même femme, c'est sûr que tu n'es pas rendu à la même place que quand tu les fais. Mais la plupart du temps, ils ont un an ou deux de différence. Mais les miens, ils ont quatre, cinq ans de différence entre chaque. Parce que j'étais sur la go.

[Jean-Marie] Puis ce n'est pas évident, les trois ont des vies en parallèle.

[Robert] Puis ils ont vu un père différent. Malgré que je suis le même père.

[Jean-Marie] Ben oui.

[Robert] Donc s'adapter à mon mode de vie puis le genre de gars que je suis qu'on parle depuis une heure. C'est dur pour eux autres de s'adapter. Puis bien souvent quand c'est la fête, ben on se ramasse les quatre puis on fête tous les quatre. Mais

je vois que c'est leur propre vie eux autres aussi. Je voudrais les aider pour leur dire : « Ne fais pas ci, ne fais pas ça. » Ben non, il faut que tu les laisses faire leurs propres erreurs, tu sais. Mais quand je me ramasse avec mes trois enfants, c'est l'apothéose.

[Jean-Marie] Ça n'arrive pas souvent, mais quand ça arrive, c'est une célébration. Dernière question avant qu'on se quitte, tu vas me compléter la phrase : « Robert Piché, c'est ... »

[Robert] C'est un homme bien ordinaire qui a eu le privilège de se faire mettre dans des situations extraordinaires et grâce à son vécu, je dirais de bum a réussi à s'en sortir à la grâce de Dieu.

[Jean-Marie] Il y a beaucoup d'humilité dans ta phrase, c'est une belle qualité. Robert mon chum, merci.

[Robert] Ça fait plaisir.

[Jean-Marie] Belle, belle heure passée avec toi.

[Robert] Tu sais que tu es mon frère.

[Jean-Marie] Oui, c'est ça. Tu es plus qu'un chum, tu es un frère.

[Robert] Ça fait extrêmement plaisir.

[Jean-Marie] Alors l'émission « Porte-parole », c'est quoi ? Ben c'est une idée originale de Marie-Philippe Lemarbre. Et je veux aussi remercier le directeur radio, Philippe Lapointe, que j'appelle affectueusement mon cousin, Jean-Sébastien

Laliberté comme chef diffusion, Mathieu Tessier à la mise en ondes et à la réalisation de cette émission, Gerlie Ormelet, responsable des réseaux sociaux. Ici Jean-Marie Lapointe, merci d'avoir été à l'écoute de « Porte-parole » et je vous dis à bientôt.